

Pierre Repond

Moi, Katerina

Nouvelle

#

La petite ville blanche agrippée au calcaire de Syros souffrait sans rien dire. Cet après-midi de juillet la brûlait sans se soucier des arbres secs, des chiens plombés, des gens malmenés par la chaleur sans air.

Chaque été amène ses excès sur les côtes égratignées de cette île secrète. Les locaux savent s'y préparer. Mais nous, pauvres habitants de contrées vertes et humides même aux matins de canicule, ce four sous ce ciel trop dense nous écrase. Le temps d'un bien court séjour pourtant, il nous force à la réclusion, à l'ombre des volets clos. Les planches bleues nous masquent ce soleil que, des mois durant, nous avons mis tant d'ardeur à mériter. « C'est injuste! » pensai-je. Juste ou pas, la vie est surtout un infini jeu de pistes. Un coffre à secrets, à mystères. Fut-ce les vacances, cette île, le soleil? Je ne le saurai sans doute jamais. Pour la première fois de mon existence, j'allais devoir remettre en question la perception même de mon être intime.

Par la fente irrégulière entre les pans de bois, j'observais la ruelle terrassée s'étirer de la maison jusqu'au port. La bourgade accablée paraissait éteinte par trop de lumière. Les veines vides, elle économisait son souffle pour ne pas mourir. On m'avait bien prévenu : « As-tu toute ta raison Yannis? Tu as beau avoir des racines grecques, la chaleur n'aura aucune pitié pour le parisien que tu es. Dommage, mourir à trente ans et en vacances en plus! » À Paris, on est hilarant parfois! Sauf que là, je devais bien en convenir : « on » avait raison.

Un bruit de pas tout à fait improbable dans cet air suffoquant rangea ces pensées de côté. Des talons claquaient sur les pavés. Je ne voyais rien. Le bruit s'approchant, j'aperçus une ombre projetée passer sous ma fenêtre. Quelques pas encore et une intrépide, une inconsciente, une femme aux jambes claires et alertes semblait fort décider à rejoindre le port. Sa robe rouge ondulait répercutant chaque mouvement si gracieux de son corps élancé. Ceints d'un chapeau de paille à larges bords, ses cheveux bruns et longs caressaient ses épaules nues. Il y avait tout de

l'audace dans sa démarche. Certes, je n'étais pas venu ici pour ça. Cependant, une jolie rencontre ne pouvait rendre que plus agréable le séjour balnéaire d'un célibataire. Non pas qu'il fût moins chaud, au contraire. Mais, si elle le faisait, je pouvais le faire aussi. J'enfilai short et mocassins que j'avais expédiés au pied du lit après le repas de midi, descendit les six marches de l'escalier extérieur et me retrouvai dans la rue. La chaleur invraisemblable me prit à la gorge comme un fauve embusqué surgit et fond sur sa proie imprudente. Elle était encore là, cette femme qui fuyait si vite. Le souffle solaire me la faisait voir dans un halo de fumerolles incandescentes. Manquant chavirer, je m'appuyai au mur. Je le sentais m'absorber. J'étais un morceau de crème glacée fondant sur le biscuit sortant d'un four. Je perdais connaissance en espérant que les pommes dans lesquelles je tombais amortiraient ma chute. Mes yeux au ras du sol se fermèrent en voyant disparaître le chapeau large, la robe légère, la fée et ses jambes, ses escarpins et leurs frappes cinglantes sur la pierre brûlante.

#

La sueur baignait ma peau. Je sentais sous moi le lit trop mou imbibé de transpiration. Je n'étais pas éveillé. Je percevais pourtant le monde réel. C'était une étrange sensation de flottement entre deux états. J'étais moi Yannis, homme de trente ans, journaliste français vivant en 2019. Mais en parallèle ou en même temps, je savais, je voyais que j'étais une femme. Mon esprit endolori luttait pour effacer ce dédoublement, en vain. J'étais brune, proche de la vingtaine, assez jolie ma fois. Plus je tentais de refouler l'inconcevable, plus la sensation devenait une réalité. Je vivais en Grèce, ici même sur l'île de Syros. Par une belle journée, je déambulais seule et libre sur le port dans cet été perpétuel. Je saluai un pêcheur.

— Salut, oncle Kyrias!

— Katerina, tu traînes encore! Rentre chez toi et trouve-toi un métier ou un mari, bon sang!

Kyrias, cinquantenaire basané à la courte barbe grisonnante et la chemise fripée ouverte sur un ventre bien rond venait d'accoster.

— Non, j'ai pas envie. Elle s'approcha pour regarder les poissons se débattre en derniers sursauts. Ils veulent me marier à Kostas Dimos. Moi, je ne veux pas épouser ce crétin.

— Il est peut-être pas bien malin, mais le fils du maire, faut pas faire la difficile sur l'île, tu sais!

— J'en aime un autre. Et si lui ne veut pas, je partirai à Athènes ou à Rome ou à Paris pourquoi pas!

— Ah dieu! Tu vas faire mourir ta mère! Kyrias rangea un filet au fond de sa barque et leva les yeux vers sa nièce. Et ton père, il a honte de toi. Bientôt vingt ans et pas d'avenir, que des rêves de gamine. T'as le diable en toi, Katerina! Allez va-t'en, j'ai du travail!

Je... enfin Katerina puisque c'est le nom qu'on me prêtait, semblait être une rebelle bien romantique. Je ne trouvais rien à redire à cela. Chacun est libre de mener sa vie comme il l'entend après tout. Je commençais à me sentir bien et Katerina me devenait très sympathique. C'était fou, j'étais elle. Je vivais les situations en elle, comme elle, mais je pouvais les analyser en homme, moi Yannis.

On remontant du port à travers les ruelles animées, je fus déconcerté. Je n'étais arrivé que la veille et je reconnaissais pourtant les rues que Katerina empruntait. Mais quelque chose clochait. Les enseignes vieillottes des devantures garnissaient les rues presque sans voiture. Les rares véhicules qui passaient étaient anciens. « Une reconstitution pour touristes », songeai-je. Plus loin, quelques vieillards assis à la terrasse d'un bistrot me toisèrent quand j'entrai sans révérence dans leur fief, le Tapoulos. Ma robe rouge montrait assez de jambe pour leur rappeler le temps où leurs raideurs étaient ailleurs. C'était drôle... manifestement pas pour tout le monde.

Au comptoir, je compris. D'abord, un calendrier indiquait la date du 2 juin 1949. Puis, le patron bourru à la mine désabusée censé me servir refusa.

— T'as rien à faire ici. Si ta mère apprend que je t'ai servie, ce sera la guerre. Et la guerre on en a marre tu comprends?

— Mais père, c'est quoi le problème, qu'est-ce que j'ai fait? C'est parce que je suis une femme libre, parce que je bouscule ces messieurs dames, parce que je veux pas de votre petite vie, hein?

La tension était inquiétante. Les discussions s'étaient arrêtées. Les hommes me fixaient de leurs regards réprobateurs, inquisiteurs pour certains. Entre colère et dépit, je retenais mes larmes. Mon père ne pouvait perdre la face. Les clients qui, je le devinais, auraient sûrement bien fait leur petite affaire avec moi attendaient que je craque.

— Ah la petite sans gêne, je vais t'apprendre le respect moi.

Une voix puissante de femme mûre avait annoncé la sentence. À son autorité et les têtes rentrées des clients, elle devait être la matrone des lieux. Cheveux gris filasses noués en court chignon, tête ronde posée sur un corps massif et râblé, elle sortit comme une furie de derrière le comptoir, m'empoigna les cheveux et me

forçant à me baisser, me traîna jusqu'à la sortie. Tout le monde assistait à cette honte, personne ne bougeait.

— T'as pas bien entendu! On t'a dit qu'on veut pas de toi ici. On veut pas d'une trainée qui se fout de tout, qui respecte rien, qui fréquente une lopette. T'es plus notre fille! Fous le camp d'ici!

— Vous ne comprenez rien! Bientôt, je serai partie, loin, pour toujours. Vous serez contents, je disparaîtrai.

Je ne comprenais pas cette haine. Certes, l'immédiat après-guerre n'était pas la meilleure période pour la liberté de la femme. Dans certaines régions plus qu'ailleurs, on tenait fort aux traditions dont les hommes, appuyés par plus de femmes qu'on ne le pense, étaient les principaux bénéficiaires. De plus, après cinq années de conflit et de dévastation, il fallait des repères solides pour tout reconstruire. Mais delà à bannir une jeune femme, sa propre fille, certes à l'esprit libre, mais sans méchanceté, m'était incompréhensible. À moins que ma mémoire ne me jouât quelque mauvais tour, je ne me souvenais pas avoir fait de mal à qui que se fut.

#

— Monsieur Yannis, monsieur Yannis! Tenez, buvez, ça vous fera du bien!

Une voix amicale me tira de ce curieux rêve. J'ouvris les yeux, heureux de me retrouver moi, un peu secoué, mais en vacances et en juillet 2019. Je bus avec joie le thé de menthe tiède que ma logeuse m'avait préparé.

— Qu'est-ce qui s'est passé, Madame Philos?

— On vous a retrouvé dans la rue, évanoui. Un bon coup de chaleur. Mais aussi, faut être un touriste pour sortir au plus chaud de la journée. Faites plus ça, d'accord? Elle retourna mon oreiller, lui redonna de la tenue et m'invita à m'y appuyer comme une mère l'aurait fait pour son enfant malade.

Émergeant de ma torpeur, j'eus soudain un haut-le-cœur en voyant de plus près le visage de cette femme. Madame Philos, c'était la matrone qui m'avait tant malmenée dans mon rêve. La ressemblance du moins était surprenante. Une boule montait dans ma gorge, je redevais Katerina. Je ne pus retenir la question.

— Dites-moi, Madame Philos, à part les chambres d'hôtes ici, c'est vous qui tenez le bar sur la place du port?

— Ben dites, le soleil vous a tapé un peu fort sur la tête, M'sieur Yannis. Ou c'est que je trouverais le temps?

— Pardon, oui bien sûr!

— Non, le bistrot très peu pour moi... ma grand-mère s’y est éreintée les os toute sa vie. Paix à son âme, la pauvre!

Cette réponse me glaça le sang. Vu la température extérieure, j’aurais dû apprécier, mais le choc thermique était trop fort.

— Vous voulez dire que votre grand-mère travaillait au bistrot, mais quand?

— En quoi ça vous intéresse tant? Intriguée par ma réaction, elle continua pourtant. Elle avait commencé à quinze ans en 1905. Oh, elle n’a pas eu que du bonheur la *giagia*¹ Tapoulos.

Je commençais à me sentir mieux. Je m’assis sur le bord du lit. Madame Philos reprit le plateau sur lequel elle posa la tasse à thé vide.

— Vous l’avez bien connue? demandai-je en l’observant.

— Non! Elle est morte un an avant ma naissance. C’est ma tante Adélaïde qui m’en parlait tout le temps.

— Et votre maman, elle ne vous en parlait pas?

Son visage s’assombrit soudain comme le ciel des Cyclades quand il se charge des nuages noirs poussés par le Meltem des terres.

— Vous allez mieux déjà! Je dois vous laisser. Un couple doit arriver pour la chambre 4. Faut que tout soit prêt... des Suisses!

Elle avait dit ces mots avec un sourire de façade dont elle savait bien que je n’étais pas dupe. Avec ses cheveux gris mi-longs, trop fins pour être noués, son visage maté par soixante années de soleil grec, Madame Philos dont les rondeurs ne faisaient plus craquer que les lames du plancher, quitta ma chambre emportant son histoire avec elle.

— Madame Philos!

— Oui? dit-elle en se retournant.

— Merci... merci pour tout!

Elle me répondit par un sourire sincère, un peu gêné. Il peinait à masquer une douleur que j’avais maladroitement exhumée.

#

Le soir déposait doucement la nuit sur les rochers de Syros et amenait une fraîcheur relative, mais bienvenue, entre les maisons jointes. Elles s’ouvraient à nouveau et déversaient la vie dans les ruelles bientôt bruyantes. La ville extirpée de sa sieste ressemblait de loin à un calendrier de Noël décacheté à la hâte.

1. *grand-mère en grec*

J'avais retrouvé toute ma tête et mon corps semblait vouloir jouer dans le même camp. Signe d'une parfaite santé, j'avais faim. Une pêche du jour à la terrasse d'un petit resto, voilà ce qu'il me fallait. Je descendis la ruelle — théâtre de ma faiblesse de l'après-midi — d'un pas enjoué. Croiser du monde, des gens de tous pays, me faisait grand bien. Tout cela était là, bien là, bien réel. « Quels rêves absurdes on peut faire tout de même! » pensai-je.

En quelques minutes, je gagnai le port. Je le voyais déjà. Il m'envoyait en émissaires, les effluves salés et poissonneux des filets au séchage. La brise du large poussait vers la terre les odeurs d'huile noire et de gazoil des moteurs de quelques plaisanciers qui rentraient. Une vingtaine de bateaux de pêche bleu et blanc pour la plupart, se frottaient les uns aux autres dans une danse lancinante et chaloupée qui, au mieux donnait envie de danser, au pire, vous flanquait le mal de mer. Je ne pris pas le risque et débusquai à quelques pas, un restaurant ouvert sur le quai, l'Asteries. Un avenant serveur m'accueillit et me trouva une table en bordure de terrasse. Je n'étais séparé des flâneurs que par des bassins alignés, remplis de fleurs jaunes. J'aimais cette intimité qui, en même temps, me conviait au spectacle des vacanciers. Les hâles de leur peau me suggérèrent un petit jeu de devinette. Leurs dates d'arrivée, leur entêtement à profiter des plages, leur temps de séjour, la tristesse d'un dernier soir avant l'avion demain et le bureau dans deux jours.

Le garçon, un petit jovial et rondouillard m'apporta ma rascasse. Elle était sublime dorée entre son fond de salade verte et ses pommes à l'huile fumantes. Un verre de rosé du pays me réjouit le cœur au point que je remerciai l'univers entier pour ces instants bénis. Je souris à nouveau de ma mésaventure du jour et me dit qu'au moins j'aurais quelque chose à raconter au retour.

Mon repas terminé, je m'enfonçai bien en arrière sur ma chaise en sirotant mon second verre de vin. Je laissai vagabonder mon regard entre les bateaux, les maisons, les gens, les femmes bien sûr. Presque aussitôt, je ne pus empêcher le souvenir de mon rêve, cette femme rebelle que j'avais semblé être, cette étrange sensation de double personnalité. « Quel mystère que ce cerveau et ses fantasques! » me répétais-je dans un sourire maintenant plus pensif qu'amusé. Soudain, un frisson me traversa de la tête aux pieds. Le songe, je l'ai rêvé certes. Mais cette femme à la robe rouge ondoyante, je ne l'ai pas inventée. Je l'ai bien vue à travers les volets mal fermés. Pourquoi ai-je le sentiment qu'elle et la Katerina de mon rêve sont la même personne? C'était si troublant que je commandai un autre verre afin de noyer ces idées insensées qui risquaient bien de me gâcher les vacances.

Il se faisait tard. Sur le port, quelques personnes plus romantiques que les autres déambulaient encore sur les jetées. Leurs regards entre les mâts oscillants

cherchaient un rayon de lune ou un reflet d'étoile à la surface sombre de la mer d'encre. Les terrasses éteignaient peu à peu leurs lampes colorées. Tout devenait serein, aussi calme et silencieux que durant les lourds après-midis. Sans la chaleur écrasante, ce moment de la nuit, ces maisons au repos, la petite ville apaisée, les douces claques de l'eau sur la coque des bateaux berçaient mon âme et calmaient doucement mon esprit. Je restai longtemps à contempler ce tableau, je m'en imprégnai les sens. Les dernières voix s'éloignaient. Assis à ma terrasse désertée, je fermai les yeux. J'aurais pu m'endormir là, dans le plus bel endroit du monde, au meilleur moment de ma vie. Une brise presque fraîche me bordait. Je m'assoupis heureux.

#

— Katerina, tu es une fille merveilleuse et je t'aime aussi.

Nicolaïs la regardait. Elle tenait la main du jeune homme serrée dans la sienne. Elle le voulait tout entier, tout à elle. Elle aimait ses cheveux amples et blonds, ses yeux bleus profonds, son corps sculpté et long. Elle aimait son esprit et son âme aussi.

— Nicolaïs, partons d'ici! Nous ne sommes pas faits pour cette île. Ils nous feront mourir. Et moi, je veux vivre, vivre avec toi pour toujours.

— Katerina, tu as raison, je ne pourrai pas survivre ici. Tu sais, j'aurais sûrement tout désiré de toi si je...!

La jeune fille se redressa attentive, inquiète.

— Tu as quelqu'un d'autre, c'est ça? dit-elle calme, mais le souffle court.

Il lui prit les deux mains et capta son regard.

— Katerina, on se connaît depuis longtemps. Mais ça ne fait que quelques semaines que j'ai compris tes sentiments pour moi. Sinon, crois-moi, je t'aurais parlé plus tôt.

— Je n'osais pas te le dire. Ça fait des années que je pense à toi! avoua-t-elle, les lèvres frémissantes.

— Ma tendre amie...! Ce mot trop étriqué frappa Katerina en plein cœur. Ne le sais-tu pas? Je ne peux pas t'aimer, je... je suis... Dieu que c'est difficile... j'aime... les garçons, Katerina.

— Oh, Nicolaïs! dit-elle la gorge serrée. Je n'avais pas cru à cette rumeur. Ils sont tellement méchants et bornés.

La jeune fille détourna le regard vers la mer, libéra ses mains, les joignit devant elle. Nicolaïs l'observait avec pudeur. Ils restèrent ainsi de longues minutes, sans rien dire, laissant échapper quelques perles salées de leurs yeux rougis.

— Marions-nous Nicolaïs! dit enfin Katerina sur un ton déterminé en se tournant vers lui.

Ébahi, le jeune homme crut avoir mal entendu.

— Mais, as-tu bien compris ce que je t'ai dit?

— Réfléchi! Si on se marie, ils prendront leurs préjugés dans la figure, tu seras lavé de ces suspicions. Si on se marie, on pourra partir et commencer une vie ailleurs. Je travaillerai, tu pourras écrire. Mais surtout, tu pourrais vivre ce que tu es.

— Dois-je te le redire Katerina?

— Tu seras libre, je te dis. Je t'aime et je veux que tu sois toi et heureux. Pour le reste, nous nous arrangerons.

Le jeune homme restait interdit, stupéfait par tant de largesse d'esprit, de bonté et d'amour.

Ils rejoignirent la crique de Theodis, loin de l'ignorance, du sarcasme et du venin. Ils se couchèrent sous les étoiles. Ce soir-là, leur amour pur se joua des préférences, des certitudes, des étiquettes et des attentes. Ils étaient libres de s'aimer, de s'unir ici en cet instant suspendu.

#

Le vent du large s'était levé, la lune aussi. Je me retournai sur ma chaise refusant obstinément de me réveiller. J'avais un peu froid. Je serrai les bras sur ma poitrine. Je voulais connaître la suite de leur aventure. Dans ma somnolence, à demi conscient, je tentais de rester avec eux, de connaître toute leur histoire. C'était la seule façon de savoir enfin ce que j'avais à y faire.

Englué dans mes conjectures, la bouche pâteuse et la peau en chair de poule, je m'amusai soudain de moi-même en percevant à nouveau les pas d'une femme sur les dalles du port. « Décidément, la Grèce fait flamber mon imagination? Je ne me savais pas si créatif. » me dis-je en souriant, les yeux encore fermés. Mais le son devenait plus proche, plus intense. Je décollai enfin les paupières et dans le clair-obscur, à travers mes cornées encore troubles, je vis la femme en talons, sa robe vagabonde flottant au souffle de cette nuit étrange. Je me redressai d'un bon et d'effarement. À peine eus-je le regard net, que la vision disparut. À nouveau, j'étais elle. Je voyais ce qu'elle voyait. C'est moi qui marchais, moi Katerina.

Je me dirigeai vers le rempart enserrant la partie gauche du port. En quelques pas, j'atteignis un passage cocher. Passé l'arcade en pierres de taille, je tournai à

droite et logeai la muraille sur une dizaine de mètres. Je m'arrêtai en me tournant vers la roche noire. J'étais immobile, je frémissais dans ma robe trop légère chahutée par le vent qui frappait le mur. Je cherchais quelque chose, une chose capitale, vitale. Je voyais mes mains attirées par les blocs devant moi. Elles se posèrent, palpèrent la surface, chaque aspérité. Face à ce rempart dans mon ombre portée par la lune, j'étais une malvoyante scrutant un relief en quête d'un secret perdu. Je me sentais impuissante, désespérée. Une indicible peine mêlée de rage et de frustration remontait de mes mémoires. Je sentis de lourdes larmes couler et tomber de mes joues. Elles devenaient pluie. Ma robe collée à la peau ne me protégeait plus. Le cœur écartelé, je m'agenouillai sans force, sans plus d'espoir.

L'averse inondait mon visage, mes vêtements étaient trempés. Je me surpris, les mains contre le mur du port, à genoux au sol sous la pluie d'orage finissant. Un habitué de promenades matinales s'enquit et m'aida à me relever. Il rit de mon état qu'il jugea sans doute plus éthylique qu'autre chose. Il s'éloigna en secouant la tête, disant des mots qui devaient moquer ces touristes incapables de se tenir quand leur bride était lâchée.

Le soleil revenait. Mon Omega indiquait 5 h 50. Fatigué par ma nuit chaotique, je résolus de laisser sécher mes vêtements en m'allongeant un moment sur un muret. Pendant que la chaleur me redonnait un aspect correct, je repassai ce rêve avec cette fois, l'esprit d'analyse le plus affûté dont je pus être capable. Je revis tout en détail. « Katerina, es-tu un esprit, une entité qui a besoin de quelqu'un? » Je n'avais jamais cru à ces choses trop éloignées du pragmatisme et de l'objectivité demandés à un journaliste. « Aurais-je été cette femme? Y aurait-il d'autres vies à vivre, à expérimenter? » Là encore, ma culture, ma formation et mes croyances s'opposaient à ce mode de pensée. Je ne comprenais pas, je n'y croyais pas. Mais, quelque chose de puissant, d'insolite et de tangible à défaut d'être réel était en train de se produire pour la première fois dans ma vie.

#

Enfin sec, je décidai de regagner ma chambre. Le port et les rues s'animaient. Les échoppes et magasins ouvraient leur porte. Boulangerie, épicerie, étals de fruits et légumes, un fleuriste aussi. Je m'y arrêtai. C'était le moment de la journée que je préférais, même à Paris. Mais ici ce matin, la vie avait une saveur que je vivais avec une immense sensibilité, une émotion nouvelle. Tout était plus beau, plus doux. Je ne pus m'empêcher de penser à Katerina, à sa grâce, à sa finesse. « Elle pourrait le vivre comme ça! » pensai-je. Mais je ne cherchai pas à comprendre. Je recevais un cadeau

et dans l'ivresse de ce mystère bouleversant et doux à la fois, j'en concevais une immense gratitude.

En remontant la ruelle menant à la maison de Madame Philos, je sentais le soleil me pousser dans le dos. L'effet rafraîchissant de la pluie n'avait pas duré et cette nouvelle journée s'annonçait dans une moiteur presque tropicale. Je saluai ma logeuse qui préparait les petits déjeuners. Je ne me fis pas prier, la faim me nouait l'estomac. Je pris mon temps de sorte que les autres visiteurs terminèrent tous avant moi et désertèrent aussitôt la salle à manger pour aller découvrir cette île de pure beauté.

Je me sentais bien et demandai un autre café.

— Et voilà pour le jeune homme! fit Madame Philos en déposant la tasse devant moi le sourire aux lèvres. Alors, ça va mieux on dirait! Elle retira mon assiette. Cela dit, vous avez l'air bien fatigué. Mal dormi?

— Tout va bien, merci et c'est grâce à vous chère Madame! Je sortis un petit bouquet de fleurs acheté chez le fleuriste de la place. Tenez, pour vous remercier!

Je lui tendis les fleurs.

— Oh, mais, il ne fallait pas Monsieur Yannis! Elle posa l'assiette et prit le bouquet dans ses mains. En un instant son visage passa de la joie à une profonde tristesse. Elle ne détachait pas les yeux des fleurs colorées.

— Madame Philos, tout va bien? Je l'aidai à s'asseoir. Qu'y a-t-il? Dois-je appeler un médecin? Je m'accroupis devant elle. Elle fit non de la tête et tourna son regard vers moi.

— La dernière fois que je l'ai vue, je lui avais apporté les mêmes fleurs, toutes pareilles. Un léger sanglot brusquait ses mots.

— Qui était-ce, Madame Philos?

Elle tenta de se reprendre.

— Pardon! Des histoires de vieilles femmes... je vous embarrasse!

Elle voulut se lever, mais je posai ma main sur son avant-bras. Je voyais ce poids en elle. D'en parler sans conséquence à un étranger, lui ferait peut-être du bien.

— Ça ne me gêne pas, vous savez! Au contraire! Tout le monde à une histoire plus au moins difficile. Se confier peut la rendre moins pesante. Je vous en prie!

Elle me considéra de ses yeux tendres.

— Il y a deux jours, je ne vous connaissais pas. Et voilà que je vous raconte ma vie!

Je soutenais son regard ému.

— Le mystère des rencontres! dis-je souhaitant que la confiance s'installât.

Son regard s'intensifia. Il me pénétra si fort que je crus voir soudain en elle une personne étrangement familière, que je connaissais depuis toujours.

— C'est fou comme vous me la rappelez! dit-elle. Je ne saurais dire pourquoi! J'esquissai une fausse mine de surprise, je voulais qu'elle continue. Elle revint aux fleurs. « C'était ma mère. Elle a... été exécutée ce jour-là, c'était à Athènes. Le matin avec mon oncle et ma tante, nous étions allés au pénitencier pour lui dire au revoir. Je n'avais que cinq ans. On n'oublie pas ces choses. Elle avait pris le bouquet à travers l'espace dans le grillage du parloir. Elle le tenait de ses deux mains menottées. Elle respirait leur parfum. Je me rappelle ses larmes qui tombaient sur les pétales. On aurait dit de la rosée. Et puis, ils l'ont emmenée. Mon oncle et ma tante ne pleuraient pas. Ils gardaient une mine sévère. « Elle l'a mérité, justice est faite. » qu'ils disaient.

— Quelle tragique histoire! Je suis si désolé pour vous, pour elle!

J'étais effondré, comme si cette vieille dame avait réveillé chez moi d'anciennes douleurs. J'avais mal pour elles deux, j'avais mal en moi. « Mais qu'avait-elle commis de si grave? » demandai-je.

— Elle a assassiné son mari... avec une incroyable brutalité. Elle avait toujours été une méchante fille à ce qu'on m'a dit. Elle n'en faisait qu'à sa tête et à l'époque, on n'aimait pas beaucoup ça par ici. Lui, c'était un artiste, il voulait devenir écrivain, pensez... à Syros! Elle n'écoutait personne. Tout le monde lui disait de ne pas le faire. Mais elle l'a épousé quand même. Ils ont quitté l'île juste après le mariage, personne ne voulait d'eux ici. Il y avait des rumeurs sur lui, ses goûts contre nature, vous voyez! À Athènes, rien n'a marché. Neuf mois après leur départ de l'île, je suis née. Mais elle m'a abandonnée. C'est sa sœur et son mari qui m'ont élevée et donné leur patronyme. Et puis, un soir qu'elle rentrait de son travail — elle travaillait dans la rue, paraît-il! — elle a trouvé son mari au lit avec... deux hommes. Le ton est monté, les deux hommes sont partis immédiatement. On ne les a jamais retrouvés. On n'a jamais su qui c'était. Pourtant des gens de l'immeuble les ont vus passer. On a supposé que le couple s'est alors battu, qu'elle a pris un grand couteau de cuisine, l'horreur... elle l'a poignardé plusieurs fois. Elle l'a aussi frappé avec un objet lourd... c'était dans le rapport de police. Mon oncle m'avait raconté ça quelques années plus tard; j'avais commencé à poser des questions sur ma mère. Quand les agents sont entrés, elle était à côté de lui, en larmes, le couteau dans la main. Voilà, toute l'histoire, un drame sordide!

Madame Philos posa les yeux sur moi attendant un mot, une réaction. Mais rien ne sortait. Il y avait un lien évident entre cette mère et la femme de mes curieux rêves jusqu'au mariage tout au moins. Je finis par articuler péniblement :

— Votre mère, comment s'appelait-elle?

Madame Philos me scruta comme si elle voyait que je connaissais la réponse.

— Katerina... Katerina Tapoulos, son nom de jeune fille.

Du fond de mes pensées, je prononçai mécaniquement quelques mots venus d'ailleurs.

— Oui, Katerina, je sais!

— Vous savez? Monsieur Yannis, que dites-vous?

— Madame Philos, repris-je en me levant d'un bon, merci de vous être confiée à moi ? Il faut que je vous laisse. Je viens de me souvenir que je dois absolument voir... quelque chose, ce matin au port.

— Mais, monsieur Yannis, qu'est-ce que...?

Je n'attendis pas la fin de sa phrase. Je courais déjà, je devais savoir.

#

Arrivé sur l'esplanade portuaire, haletant, en sueur, je pris un instant pour reprendre haleine. Le serveur de la veille m'aperçut. Il me héla pour me proposer à boire. J'acceptai avec joie et vins m'accouder à son comptoir.

— Je vous ai vu tôt ce matin revenir du rempart. J'essuyais la terrasse après la pluie. Vous avez dormi au pied du mur?

Je ne savais pas quoi répondre. Et plutôt que d'expliquer l'inconcevable, je restai évasif.

— Il fait tellement chaud la journée, alors une nuit dehors c'est bon!

— Sauf avec la pluie! précisa-t-il.

— Oui, sauf avec la pluie! répliquai avec un petit sourire.

— Vous avez eu de la chance!

— Ah?

— Quand il pleut fort, il arrive que des cailloux tombent du rempart. Ça s'effrite depuis le temps! Il y a même des blocs qui commencent à bouger. Ça laisse de gros espaces. Va falloir consolider tout ça, si on ne veut pas d'accident!

L'information me rappela mes mains, enfin celles de Katerina, palpant la roche ruisselante.

— Il faut que j'y retourne, j'ai perdu quelque chose. Je ferai attention!

Je remerciai le serveur et parti en direction du rempart.

Je traversai la muraille et en quelques pas me retrouvai à l'endroit de la veille. Le lieu était désert. Le soleil frappait le vieux mur et dissuadait même les lézards de rester à la lumière. Je pris un peu de recul pour bien observer. Si Katerina était venue ici, si elle avait ressenti tant d'émotion, de désarroi, il devait y avoir une raison, quelque chose de très important. Je scannai le rempart, je m'arrêtai aux petits détails, à la moindre anomalie, je ne voyais rien. Il y avait bien quelques fentes plus larges

que les autres, comme le serveur l'avait décrit, mais rien qui pu signifier quoi que ce fut. Par ailleurs, je ne savais pas ce que je cherchais.

La sueur perlait sur le haut de mon front. La fatigue de ma petite nuit revenait plomber mes yeux. Las, je m'adossai au mur et repliai une jambe en reposant le pied sur une légère protubérance rocheuse. Je frottai mes mains sur le visage pour le réveiller, quand je sentis vaciller la pierre sous mon pied. Intrigué, je me retournai et me baissai. Je saisis le petit bloc qui bougea facilement. Avant de l'extraire complètement, je vérifiai que rien d'autre ne pouvait s'écrouler. Il avait la forme d'un pavé. Je le sortis de son logement, le déposai au sol et regardai dans l'espace vide qu'il laissait. Je me mis à genoux pour mieux voir à l'intérieur. Il y avait quelque chose, un papier. Je glissai le bras et pris l'objet, une enveloppe. Je m'empressai de trouver un coin d'ombre et ouvris le pli.

« Syros, 30 juin 1949

Père, mère,

Je vous écris cette lettre pour vous dire que je me suis marié hier et que je pars à Athènes avec Nicolais.

Je vous ai déçus, je m'en rends compte. Vous auriez souhaité une fille plus docile, une Tapoulos bien d'ici. Mais la vie vous a apporté une Katerina. Cette enfant éprise de vent et de liberté, cette fille étouffée par vos certitudes et votre conformisme. Nous n'aurions pas pu nous aimer. Nous sommes trop différents, il faut l'accepter.

Je sais que les gens vous regarderont. La honte et le mépris dont ils sont capables me font mal, pour moi et pour vous aussi qui restez dans ce carcan de bêtise primitive. Je suis malheureuse de vous causer de la peine, mais si heureuse de quitter cet enfer d'incompréhension et de partir avec l'homme que j'aime. Il ne vous plaît pas, je le sais. Il n'est pas comme tout le monde. Oui, il aime les hommes, ça aussi je le sais. Apprenez que ce n'est pas un problème entre nous. Nous serons heureux! Mais pouvez-vous le comprendre? J'espère tellement que ce sera le cas un jour.

Adieu, mes parents! Que Dieu nous éclaire!

PS : Ce matin, j'ai dit à oncle Kyrias que j'avais caché cette lettre sous une pierre du rempart et demandé qu'il vous l'emporte ce soir seulement, après son travail, le temps pour moi de quitter l'île. Ne lui en voulez pas! Je lui ai dit que c'était une surprise. Il ne sait rien de mes projets. »

Je repliai la lettre. Pour chargée d'émotions qu'elle fût, elle me mit surtout dans l'expectative la plus complète. Pourquoi une femme en parfaite connaissance de la situation, amoureuse d'un homme pour qui elle risque tout, en viendrait subitement à le tuer? Et que faisait cette lettre encore ici dans ce mur? Je n'avais que des questions, mais il fallait que Madame Philos soit au courant.

#

Il était midi quand je frappai à la porte de la cuisine où Madame Philos s'affairait.

— Oh, c'est vous Monsieur Yannis! Quelle mouche vous a piqué tout à l'heure?

— Je... je vous prie de m'excuser, mais c'était une affaire des plus urgentes. Puis-je vous parler un instant?

Elle me toisa en levant un sourcil.

— Ce n'est pas grave, j'espère!

— Important plutôt! répondis-je en prenant une chaise et l'invitant à s'asseoir. Voilà, je... je ne sais pas bien comment vous le dire et je vais sans doute vous paraître étrange. Elle s'assit séchant ses mains sur son tablier. Voilà, depuis mon arrivée, je n'ai cessé d'avoir des sortes de visions... des rêves bizarres.

— Je comprends. Vous êtes arrivé de Paris harassé, vous décompressez, il y a la chaleur...!

— Il ne s'agit pas de ça, non! Il s'agit de... c'est votre mère, Katerina!

Son visage durcit. Elle me fixait de son regard pénétrant.

— Que dites-vous?

— Ces visions, ces rêves... je n'y comprends rien, mais croyez-le ou non, je la vois par moments, comme je vous vois. Et d'après votre histoire, c'est elle, il n'y a pas de doute.

— Oh, Seigneur! Elle porta ses mains jointes à ses lèvres comme pour invoquer la protection divine.

— Je n'ai jamais cru à ces choses-là! repris-je, mais là, je ne peux que constater les faits. Je connaissais une partie de ce que vous m'avez dit ce matin. Pas le drame, mais le caractère rebelle de votre mère, son amour pour Nicolaïs...

En entendant ce prénom, elle se leva brutalement d'un air sévère.

— Mais bien sûr, vous êtes journaliste! Vous avez enquêté. Vous êtes venus fouiner chez nous. Normal, en été il ne se passe rien, faut bien remplir vos torchons!

Je m'attendais à ce genre de réaction et comme me justifier ne servirait à rien, je sortis la lettre et la posai sur la table devant elle.

— Je l'ai trouvée ce matin sous une pierre du rempart... disons plutôt, Katerina m'a guidé vers cette lettre.

Interloquée, elle prit l'enveloppe dans ses doigts, se rassit lentement, l'ouvrit et lut en silence. Au fil des phrases et du nouvel éclairage que ces mots apportaient, ses yeux s'embrumèrent. Quand une larme frappa le vieux papier, elle me regarda sans qu'aucune des cent questions qui lui venaient ne franchît ses lèvres tremblantes.

— Mais...! dit-elle seulement.

— Je pense que la vérité est ailleurs et qu'on vous l'a cachée, Madame Philos.

— L'oncle Kyrias... il est mort... ce jour-là, je crois! Elle fouilla dans sa mémoire. Oui, c'est ça, le 30 juin 1949. Mes parents adoptifs en parlaient parfois. Le Meltem s'était mis à souffler très fort dans l'après-midi, le port était malmené. Le malheureux est tombé entre deux bateaux amarrés qui se sont refermés sur lui.

— Voilà pourquoi, cette lettre est restée inconnue de tous. Madame Philos sanglotait sans bruit. Je respectai un moment son chagrin avivé. Cela dit, on sait maintenant qu'ils s'aimaient vraiment et qu'elle était parfaitement au clair quant à la nature de son mari.

Elle acquiesça.

— Qu'est-ce que ça change! Peut-être qu'avec le temps, leur relation s'était détériorée. Elle en a peut-être eu assez de tenir la chandelle!

Madame Philos parlait en fixant la toile cirée de la table comme si elle y voyait ses suppositions. Je dis ça, mais je n'en sais rien!

— Et bien moi, j'ai la conviction que Katerina est innocente et avec votre permission, je veux découvrir la vérité.

— C'est si vieux tout ça! dit-elle avec un regard dubitatif. Elle prit un temps, tourna les yeux vers moi. Faites comme vous voulez Monsieur Yannis, mais promettez-moi de ne rien écrire dans votre journal, promettez-moi!

Je lui en fis le serment. Je montai à la chambre, bouclai ma valise et gagnai le port d'où le ferry de 16 h me ramena sur le continent.

#

Dans la chaleur déclinante du soir, Athènes scintillait sous la myriade de lampes jaune-orange accrochées aux balcons du Pirée. Sur le pont principal, l'horloge indiquait 19 h 40, nous accostions.

L'hôtel réservé depuis Syros se trouvait à quelques rues de là. Ma valise accepta les rudesses des trottoirs et en vingt minutes, je me trouvai à la réception du Piraeus Dream City Hotel. « Encore du rêve! » songeai-je, plus très sûr de vouloir en sourire. De ma chambre, j'apercevais le port à travers un dédale de façades sombres. Debout à la fenêtre, je ressassais toute cette étrange histoire. Sur le noir de la nuit tombée, je me voyais dans la vitre. Dans ce reflet, je crus apercevoir une ombre, une présence. J'ouvris la verrière et jetai un coup d'œil sur la petite terrasse. Il n'y avait personne. En revenant à l'intérieur, je crus qu'on me coupait les jambes. Je ressentis une frayeur telle que j'ai dû mettre toute ma volonté et mes forces pour rester conscient.

— Bonsoir Yannis!

Katerina, c'était elle. Sa robe rouge, son grand chapeau, la finesse de ses jambes. Elle les croisait avec l'élégance des années de sa jeunesse. Assise sur le bord du lit, elle était sereine.

— Katerina, c'est... c'est vous, c'est bien vous? Je n'avais pas.

— Yannis, ne crains rien!

— Mais, vous n'êtes pas là, vous êtes morte en mai 1955, n'est-ce pas?

— Oui!

Je me concentrai pour ne pas perdre la raison et réussis à réunir un peu de mes facultés.

— Bon OK, je vois! dis-je avec un large sourire et reprenant de ma consistance. Il y a une caméra, depuis le début. Ça fera une belle séquence, bien joué Madame...? Quelle chaîne?

— Décidément, les vivants ne veulent voir que ce qu'ils croient connaître! dit-elle en décroisant les jambes. Elle se leva, j'eus un mouvement de recul.

— Katerina, je veux bien croire au surnaturel. Convenez que ce n'est pas très facile pour un mortel! dis-je comprenant que je parlais bel et bien à une personne disparue.

— Oui, je suis une personne disparue! Elle lisait en moi. Mais et intuitivement tu le sais Yannis, nous sommes la même personne... dans deux vies différentes. Je suis toi, tu es moi. D'ordinaire, on ne peut pas venir parler aux vivants. Mais les circonstances de ma mort, la perte cruelle de mon amour, l'injustice et la violence du châtement font que mon esprit peut communiquer avec une personne de mon choix pour tenter de réparer ce qui peut l'être.

Je n'avais plus peur. Je me reconnaissais. Je savais maintenant d'où me venait ce si fort rejet de la violence, de l'injustice, ce si puissant appel à l'amour.

— Que dois-je faire Katerina? Après tout ce temps, pourrais-je jamais trouver les coupables?

— Le monde a oublié, ça n'a plus d'importance. Je ne veux qu'une chose : dis à ma fille que je n'ai rien à voir dans ce crime ignoble. Que je l'ai toujours aimée ! La famille et les services sociaux n'acceptaient pas notre couple. Pour eux, nous étions des irresponsables. Ils ont trouvé un bout de loi contre nous. Quand ils sont venus me la prendre, j'ai failli mettre fin à mes jours. Mais Nicolaïs était là. Nous nous aimions tellement. Nous dérangions, même en ville. On trouvait normal les couples qui se crient dessus, qui battent leurs enfants. On n'acceptait pas notre amour, pervers à leurs yeux. Nous avons reçu des menaces. Avec nos maigres économies, nous avons fini par être prêts pour partir. Un ami nous accueillerait à Paris. Trois jours avant le départ, deux types masqués sont entrés de force dans l'appartement. Le premier m'immobilisa pendant que l'autre... avec une barre de fer... il frappait Nicolaïs qui s'est tout de suite effondré. L'agresseur s'est tourné vers moi, il m'a frappé si fort. Et puis, plus rien. Je suis revenue à moi au bruit de la police qui entrait dans l'appartement. J'étais à côté de mon mari ensanglanté, un couteau dans la main.

— Seigneur, il n’y a pas de mots pour ça! dis-je atterré, meurtri autant qu’elle. Pourquoi ne pas le dire à ta fille directement? Je me sentais si proche. Lui dire « vous » n’avait plus de sens.

— Je le voulais bien sûr. Mais ON m’a dissuadé de le faire, le choc eût été trop fort pour elle à son âge. Puis, ON m’a mise sur la piste de mes autres vies, de toi. Et pardon, mais si tu as choisi de venir en vacances ici... j’y suis un peu pour quelque chose.

— Je ne m’attendais pas à vivre des vacances comme ça! souriais-je.

— J’imagine! Elle se dirigea lentement vers la porte. Yannis, c’est la dernière fois que nous nous voyons. Je suis heureuse de t’avoir connu. Je te remercie pour moi, pour Nicolaïs et pour ma fille.

— Katerina, avant que tu partes... pourquoi avoir attendu que je sois ici, à Athènes? Tu aurais pu tout me dire à Syros.

— Il n’y a que sur le lieu du décès que nous avons la faculté de parler. À Syros, je ne pouvais que suggérer ma présence, te guider. Tu as été très réceptif!

— Il faut dire que tu es très convaincante. Je te trouve plus réelle et vivante que bien des gens. Comment tout cela est-il possible?

— Je n’ai pas les clés de ce mystère. Je sais seulement qu’il m’a fallu attendre le retour dans la chair de notre âme commune. Elle a fort bien choisi!

— Comme à chaque fois, Katerina!

Un tendre sourire illumina son visage d’une quiétude absolue qui se grava au plus profond de mon cœur. Nous restâmes un long moment à nous regarder, à quelques pas l’un de l’autre. Je la voyais disparaître dans la pénombre de l’entrée. Jamais je ne ressentis plus grand déchirement lors d’un départ ou d’une rupture.

Cinquante ans plus tard quand je rendis mon ultime souffle en cette vie, ma famille était là, un amour immense planait autour de moi. Je partais paisible. Et Katerina, par son insondable promesse, donna à mon envol la lumière blanche et pure de cet autre monde qui m’invitait et se dévoilait enfin.

#

— Fin —